

L'horrible angoisse de l'attente...



Alpinien Maurthal partage une mansarde dans un petit hôtel parisien, avec Claire, sa compagne. Cependant, la relation entre les deux amants s'avère tourmentée d'autant que Claire prend un malin plaisir à jouer avec les nerfs du jeune homme.

Depuis quelque temps, elle travaille dans un atelier de confection et rentre habituellement en début de soirée.

Maurthal déambule dans Paris dans l'attente de regagner son logis et retrouver celle qu'il aime. Mais il apparaît pour le moins inquiet... C'est que le matin, en se réveillant, il avait vu Claire le regarder avec une curiosité à ce point étrange qu'il lui avait demandé, effrayé :

— Pourquoi me regarder ainsi ?

— Parce qu'il y a des jours où il me semble que si tu venais à mourir, je ne me souviendrais pas de tes traits.

Ces mots avaient été dits d'un ton grave, presque solennel.

— Tu m'épouvantes, — avait insisté Alpinien qui s'était mis sur son séant et dont la respiration sifflait.

— Un rien te trouble, embrasse-moi... *adieu*, à ce soir.

— Claire, tu n'es pas dans ton état habituel... tu as quelque chose...

— Tu es fou... A ce soir.

— Encore un baiser... viens.

— Un baiser... Non, mais dix, vingt, cent, si je m'écoutais... mais le travail m'appelle... *adieu*.

— A quelle heure rentreras-tu de ton atelier ?

— De meilleure heure... Nous irons promener à la brune... surtout sois revenu. Adieu... *je t'aime*... adieu.

— Je t'aime, — avait répété Maurthal embrasé par ce mot que Claire ne lui avait jamais dit ainsi, — et il s'était élancé vers sa maîtresse qu'il avait baisé avec force une dernière fois. Sa frayeur s'était évanouie, la frayeur que lui avaient causé ces autres paroles : *Je te regarde, parce qu'il y a des jours où si tu venais à mourir, il me semble que je ne me souviendrais pas de tes traits.*

Longues les heures étaient apparues à Alpinien Maurthal...

[...]

... Sept heures sonnaient, Maurthal contournait l'arc de triomphe de l'Etoile.

— Encore une heure et demie, — murmura-t-il, — encore une heure et demie avant de la voir... Comment échapper au temps ? il ne me faut pas quarante minutes pour atteindre la rue de Bretagne.

Il s'assit sur une de ces bornes reliées par des chaînes qui font ceinture au portique, et ses yeux plongèrent dans les éblouissements fantastiques de ces mille étoiles que le génie de l'homme semble avoir soustrait à la voûte céleste pour en orner la terre. Mais bientôt il s'élança à corps perdu à travers les voitures aux lanternes allumées, dont les rayons dansaient comme des feux follets dans l'ombre. Ses mains raidies¹, jetées en avant, trouaient la foule comme la troue un boulet, ses pieds ne touchaient pas le sol. Il avait des ailes.

Déjà son vol l'avait transporté au boulevard Saint-Denis. Huit heures retentirent à l'horloge de l'église Bonne-Nouvelle.

— Une demi-heure... une demi-heure... c'est un siècle ! — s'écria-t-il.

A l'intersection des boulevards Saint-Martin et Sébastopol il jeta un regard furtif dans l'estaminet où d'ordinaire allaient ses amis : Flambin est là, dit-il, — entrons.

Il but à pleine gorge une chope de bière, pria, supplia Flambin de jouer contre lui une partie de cartes.

Flambin étonné résista, se fit prier et accepta enfin ; un timbre résonna, Maurthal leva la tête.

— Huit heures et demie.... j'arriverai trop tard ! — fit-il.

¹ « roidies », dans le texte.

Il n'était pas éloigné cependant de la rue de Bretagne de plus de cinq minutes.

Au grand ébahissement de Flambin, il dépouilla son porte-monnaie d'une main tremblante, laissa sur la table le prix des consommations et disparut en criant :

— Au revoir², Flambin... je n'ai pas une seconde à perdre.

D'un bond il fut à son hôtel. Il passa comme une trombe devant la loge du concierge.

— Vous oubliez votre clé, monsieur Maurthal.
Ce fut un coup de foudre.

— Ma clé... ma clé... Je croyais Claire rentrée, — répondit-il en articulant difficilement les mots.

Dans son trouble il ne savait point ouvrir la porte de sa chambre. Elle céda enfin. Quand elle fut grande ouverte :

— Claire, — fit-il à haute voix, — où es-tu ? Je sais que tu es rentrée. Ne te caches pas... tu me fais une mauvaise blague³... tu as fait emporter la clé pour me faire peur.

Le silence lui répondit. Il tremblait : Que faire ? — disait-il en se promenant à grands pas. Un *Werther*⁴ était sur sa table de travail, il l'ouvrit. Ses mains s'élevèrent comme pour chasser un nuage, ses yeux ne percevaient point les caractères. Il quitta le livre, roula une cigarette, l'alluma, la déchira, but d'un trait à même sa carafe et, poussant de profonds soupirs, il s'agitait en tous sens.

— Neuf heures, et elle ne vient pas. Mon Dieu, mon Dieu... je ne vis plus.

Bientôt après il se coucha. Il écoutait, stupide, battre ses artères brûlantes.

— Dix heures, — murmura-t-il en comptant les coups de la pendule.

A chaque cheveu perlait⁵ une goutte de sueur et il sentait comme des crocs de fer qui le mordaient.

² « A revoir », dans le texte.

³ « niche », dans le texte. Je me suis permis de remplacer ce mot, apparaissant désuet de nos jours. Son emploi familier désigne une plaisanterie malicieuse, farce que l'on fait à quelqu'un, généralement sans méchanceté.

⁴ *Les souffrances du jeune Werther*, premier roman de Goethe publié en 1774, apporta à son auteur dès sa sortie une richesse et une notoriété considérables, en Allemagne d'abord puis dans toute l'Europe, notamment parce qu'il met en scène le suicide de son héros. Cet œuvre lancera, quelques années plus tard, le romantisme en France.

⁵ « il avait », dans le texte ; je trouve « perlait » plus harmonieux (deuxième et antépénultième initiative de ma part !).

— Lisons encore ; elle ne peut maintenant se faire longtemps attendre.

Il prit de nouveau le *Werther*, le rejeta violemment loin de lui, et riait d'un rire nerveux :

— Suis-je fou de m'exalter ainsi ! Claire aura été obligée de terminer un travail pressant... Ce n'est pas la première fois qu'il lui arriverait de rentrer après l'heure promise.

Cette nuit qui ne devait jamais venir, s'écoulait à présent avec une effrayante rapidité.

Dix heures, onze heures, minuit.

— Minuit ! et elle n'est pas là ! Si elle me trompait !

Cette pensée traversa son esprit comme un fer rouge.

Le temps marchait, marchait. Pantelant, éperdu, nu, il écoutait à travers la porte entr'ouverte. Chaque fois que tintait la sonnette de l'hôtel, fermé à cette heure, il se disait :

— La voilà. !

Mais tantôt c'était un pas lourd et lent qui scandait les marches de l'escalier, tantôt des couples joyeux qui riaient en rentrant et s'embrassaient dans les couloirs.

A deux heures la sonnette retentit encore, il crut reconnaître la manière de Claire :

— Enfin, — fit-il

Cou⁶ tendu, lèvres entr'ouvertes, bouche sèche, yeux hagards, cheveux hérissés, il suivit avidement le bruit d'un pas léger, d'un frôlement de robe.

Ce n'était pas elle.

[...] ⁷

⁶ « cou », dans le texte.

⁷ Voici le passage que j'ai volontairement ôté du texte car j'ai le sentiment qu'il rompt l'atmosphère angoissante de l'attente si bien décrite par Cladel. Il apparaît telle une digression intellectuelle qui ne s'impose pas nécessairement (selon moi bien sûr !) :

« Alors, pour se soustraire aux pesantes obsessions de l'attente, il voulut condamner sa pensée à l'analyse et à la conquête du sens intime qui lui avait échappé à la lecture de certaines œuvres philosophiques ou mystiques. Désespéré, il se cramponna à cet exercice laborieux et absorbant. Il fit errer son esprit par les innombrables dédales que suscite à l'imagination l'*éternel féminin* de Goethe. Il se donnait à lui-même des preuves du *démon de la perversité* et de l'*immortalité de la volonté*, comme s'il eût voulu combler une lacune des pages si pleines, d'Edgar Poe. Hélas ! la réalité un moment écartée, oubliée une seconde, sa pensée la désertant sans cesse, la retrouvait toujours, jusques aux cimes des régions métaphysiques. »

Oh ! l'effroyable vautour qui rongea le cœur de Maurthal ! Comment se délivrer de sa morsure ? Comment dégager sa poitrine de l'écrasement qui l'étouffait ? Comment respirer, libre une heure, que dis-je, une heure ! une minute, moins encore, le temps de l'éclair qui éblouit ?

Hébété, fait idiot par sa douleur, par son espérance de plus en plus fragile, Maurthal songea que lorsqu'il était petit enfant il s'imaginait oublier ou précipiter le temps, en s'imposant le récit, souvent répété, d'une phrase bizarre, interrompre une souffrance aiguë en disant dix fois, ceci par exemple : *J'ai le hoquet, Dieu le sait ; Dominus, je ne l'ai plus !* Ou encore : *Dans un parc, j'ai vu deux pintades, pan, pan, pan, je ne suis plus malade !*

Ne sachant que faire, que souhaiter, comment oublier, Maurthal fit ce qu'il faisait étant petit enfant :

Il commença par se boucher les oreilles, en se disant : — Je parie que lorsque je me rendrai l'ouïe, j'entendrai Claire montant les escaliers.

Ensuite il continua ainsi : — Je vais compter sur mes doigts depuis un jusqu'à cent, et quand j'aurai compté trois fois cent, Claire sera rentrée.

Artifices stupides et fous du désespoir, puérités sublimes et niaises, toujours vaines !

Enfin il ralluma sa bougie éteinte, prit dans son gilet une pièce de deux sous et, pendant une heure, il joua à pile ou face si Claire était morte ou vivante.

Le sou montrait tantôt pile, tantôt face, et lui caressait sa folie, riant et pleurant, et il disait :

— Cette fois le sou a roulé, ça ne compte pas ; ce coup-ci sera le bon.

Et de recommencer, de recommencer encore, jusqu'à ce que, à travers une éclaircie de raison, il comprit l'inanité de son délire, la superstition de ses angoisses.

Je te regarde, parce qu'il y a des jours où si tu venais à mourir, il me semble que je ne me souviendrais pas de tes traits.

A ce souvenir, Maurthal sentit son cœur précipiter ses battements ; il les entendait dans le silence de la nuit.

Ahuri, bouleversé, fou, le sang bourdonnant comme un fleuve dans ses oreilles, en proie à d'effroyables vertiges, il ouvrit la fenêtre toute grande et ses yeux interrogèrent les silhouettes des

passants, qui se découpaient aux tremblotants zigzags⁸ des réverbères.

— Rien... rien !

Une voiture troubla la solitude et le silence ; les roues cahotant sur le pavé éveillèrent Maurthal.

— Si c'était elle !

La voiture passa.

Il eut alors un étrange mirage : Dans un salon aux embrasures moirées, aux glaces scintillantes, devant une table chargée des débris d'un festin, sous le feu des lustres, des courtisanes mi-nues, la chevelure flottante, la gorge insolemment gonflée ; à leurs pieds des hommes, — barbes grises et mentons glabres, — énervés par la volupté et l'ivresse ! les mains des hommes pouvaient à peine soulever les coupes que les femmes emplissaient. Par leurs caresses elles attisaient les passions essoufflées et riaient des râles de l'impuissance et des râles de l'étreinte. Soudain l'orgie éclata plus bruyante, plus frénétique... Une autre femme venait de paraître.

Elle marchait sans voiles... Neige, roses, fauve toison ! Qu'elle était belle !

— Claire ! — s'écria Maurthal dans un rugissement insensé, et fermant les yeux, comme pour ne pas voir, bouchant ses oreilles de ses doigts, comme pour ne pas entendre, la poitrine soulevée de sanglots, il enfonça sa tête sous les couvertures du lit. Tout à coup, convulsivement agité des orgueils et de l'impuissance du désespoir, il proféra cet amer anathème, ce blasphème — affirmation de sa foi :

— Non, Dieu n'existe pas !⁹

Au petit jour¹⁰, — un jour gris et terne, — il se leva et sortit de l'hôtel ; dans les rues solitaires qui ressemblaient aux allées d'une vaste nécropole, il eut peur ; il poussait des cris, s'imaginant ne les entendre pas ; il se tâtait, il se pressait, croyant n'être plus et glisser dans une ville de fantômes, fantôme lui-même.

Tout en marchant, il lui sembla qu'il ne distinguait que vaguement les objets environnants, que des ombres flottaient devant ses yeux, il crut que des voix disaient : Suis-nous ! qu'entraîné par des mains invisibles, il descendait la spirale d'un gouffre.

Quand il revint à lui, quelques personnes l'entouraient et le regardaient avec curiosité.

— C'est un coup de sang, — faisaient les unes.

⁸ « Zigszags » dans le texte.

⁹ « Non, non, il n'y a pas de Dieu ! » dans le texte. Troisième petite modification de ma part.

¹⁰ « Au jour », dans le texte. Ultime changement.

— Il est peut-être tombé d'inanition, — ajoutaient les autres.
Il fit quelques pas. Les rangs s'ouvrirent, et brusquement il s'éloigna sans répondre aux questions qu'on lui adressait.

— Mademoiselle Claire ne travaille plus ici depuis trois jours.
Telles furent les paroles qu'il recueillit à l'atelier de sa maîtresse ; il n'eut pas la force d'insister, d'interroger, sa langue se refusait à tout mouvement.

Il se dirigea, comme un homme ivre, vers la demeure de la sœur de Julia.

— Qui demandez-vous, que désirez-vous, — lui dit-on ?

— Madame Hermance.

— Madame Hermance ? déménagée depuis une quinzaine.

Presque sans souvenirs, sans projets, à l'aventure, Maurthal continua sa course vagabonde ; à minuit il errait encore sur le boulevard des Italiens. Toutes les femmes qui, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, murmurent à l'oreille des inconnus des mots et des promesses infâmes, il les avait examinées, il leur avait parlé, lui ! Toutes les voitures, son regard les avait sondées. Où donc était Claire ? Où la chercher ? Où la trouver ? Sa folie lui suscita un mouvement étrange, il eut envie d'aller heurter à la porte des lieux où la prostitution sous les verrous se cache et attend, comme ailleurs elle guette et quémande. Puis, ainsi qu'un homme qui n'a pas conscience de ses actes, dont la volonté ne guide plus la marche, ses jambes le portaient tantôt ici, tantôt là ; tantôt en arrière, tantôt en avant. Enfin ses pas devinrent plus assurés ; mu par une décision soudaine, il se dirigea vers sa demeure.

— N'y a-t-il point de lettre pour moi, — demanda-t-il ?

La réponse négative lui parut pleine d'ironies.

Léon Cladel
Les Martyrs ridicules
p. 216-227

Paris – Poulet-Malassis, éditeur, 1862.

